Document generated on 07/12/2025 5:26 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Quelques réflexions sur la critique et la poésie

Pierre Nepveu

Number 15, August–September 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40517ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nepveu, P. (1979). Quelques réflexions sur la critique et la poésie. *Lettres québécoises*, (15), 25–26.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La Poésie II

Quelques réflexions sur la critique et la poésie.

Les circonstances me paraissent se prêter à des réflexions qui dépassent le cadre ordinaire de cette chronique, consacrée depuis trois ans à la « jeune » ou à la « nouvelle » poésie, c'est-à-dire à des recueils publiés soit par des poètes encore peu connus, soit par des poètes qui le sont déjà mais dont l'oeuvre peut être considérée comme novatrice. Le début d'une nouvelle saison littéraire pourrait servir de prétexte. Mais il me semble intéressant de jeter un coup d'oeil rétrospectif sur la précédente, qui a donné lieu à deux faits qui concernent au moins indirectement un chroniqueur de poésie et ses lecteurs : d'une part, on a vu paraître des ouvrages critiques importants sur la poésie québécoise, parmi lesquels il faut mentionner celui de Philippe Haeck, *Naissances*, et celui de Jacques Marchand sur Gauvreau, qui ont tous deux suscité des remous. D'autre part, et plus directement, le printemps '79 a été le joyeux théâtre d'un affrontement entre poètes et critiques (volontiers appelés : universitaires), à la suite d'un article sévère et plutôt ironique de François Hébert sur Nicole Brossard paru dans la revue *Liberté*. Ainsi, la critique et, spécifiquement, la critique de poésie a été le point chaud d'une saison littéraire par ailleurs assez calme.

Un tel fait est forcément tributaire de certains facteurs épisodiques sur lesquels il ne saurait être question de revenir. Mais d'une manière plus générale, il témoigne au moins de l'importance qu'a prise depuis quelques années la critique de poésie dans son ensemble. Jamais on n'a tant écrit et tant réfléchi sur la poésie québécoise. On est à l'heure des bilans, des lectures globales d'oeuvres qui n'avaient souvent fait jusqu'ici que l'objet de lectures partielles. Depuis *le Temps des poètes* de Gilles Marcotte, qui constituait déjà une première synthèse sur la poésie des années 50 et 60, on ne compte plus les ouvrages critiques consacrés à tel poète, à telle période : outre les deux mentionnés plus haut, Jacques Blais, André Bourassa, Hughes Corriveau, Jean-Louis Major, Jean Fisette et plusieurs autres ont publié des livres sur la poésie d'ici. Un corpus critique est désormais constitué ; et ce corpus — cela ne devrait pas nous étonner — porte essentiellement sur des poètes de la génération de l'Hexagone.

Philippe Haeck faisait remarquer il y a quelque temps, avec raison, qu'il a fallu une vingtaine d'années avant que nous puissions vraiment commencer à lire *le Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe. Mais plusieurs des ouvrages critiques publiés depuis quelques années montrent qu'il en est de même, bien que souvent à un degré moindre, pour de nombreux poètes, que ce soit par exemple Gilles Hénault ou même Roland Giguère. Une lecture globale et en profondeur de la poésie des années 40, 50 ou 60 devient possible à la lumière de nouvelles problématiques théoriques et avec un recul suffisant, provoqué en particulier par l'apparition de nouvelles oeuvres, de nouvelles écritures, qui brisent ce qui se donnait jusque là comme naturel ou évident. Il y a là, on le voit, un fait paradoxal : il n'est peut-être possible de lire vraiment une oeuvre qu'à partir du moment où l'on se situe dans un lieu et une problématique qui lui sont en partie au moins étrangers. Lire, qui n'est après tout qu'une forme particulière de traduction, est donc aussi une trahison.

Par suite, il est intéressant que la polémique du printemps dernier ait porté précisément non pas sur le type de critique dont je viens de parler, mais sur celle qui paraît régulièrement dans les revues et les journaux et qui porte, elle, sur la production courante. Et c'est là que se pose pour le critique ou le chroniqueur le problème le plus aigu, j'irais jusqu'à dire le plus angoissant : qu'il le veuille ou non, son langage est toujours en retard sur les oeuvres. La faute dont le critique ne saurait être absout, c'est qu'il vient toujours *après* ; et que cette postériorité lui permette parfois de se donner des airs de supériorité est naturellement encore moins pardonnable. Les choses sont ainsi faites que le critique a rarement l'occasion de signaler la fausseté fondamentale de sa situation : le plus souvent, il est obligé d'avoir l'air de savoir parfaitement ce dont il parle, alors qu'en réalité, il s'avance à tâtons, il lance un peu au hasard des coups de sonde, des hypothèses. Pire encore, il rationnalise ce qui

n'était souvent au départ qu'un goût, un sentiment : il donne à des émotions l'apparence d'un savoir.

Qu'on ne se méprenne pas : je n'ai pas l'intention de me livrer ici à un procès qui aurait en l'occurence toutes les caractéristiques du masochisme. Il est vrai que dans ce débat, je me sens tout autant du côté des poètes que des critiques. Mais si j'indique certaines limites inhérentes au travail de critique, c'est que je crois ces limites en partie surmontables. Poursuivons l'analogie : si traduire, c'est trahir, il n'en reste pas moins que plusieurs traductions sont de véritables chefs-d'oeuvre. Les traducteurs, eux aussi, viendront toujours après, ce qui les rend forcément « inférieurs » aux écrivains : rien n'empêche qu'on peut faire un remarquable travail de traducteur. À cet égard, les limites de l'acte critique importent moins que le mouvement positif qu'il peut et doit comporter : la saisie première, encore incertaine, mais chercheuse de sens et de cohérence, d'un texte qui n'est pas encore situé dans l'espace littéraire. La critique vaut d'abord par cette tension vers le sens, par les ouvertures qu'elle suggère dans la signification, et cela, même si ces ouvertures s'avèrent à plus long terme incorrectes. Il y a une qualité de présence dans cette tension qui justifie à elle seule, me semble-t-il, le rôle du critique.

Il faut aussi tenir compte, dans toute réflexion sur la critique de la poésie, de phénomènes propres à la poésie québécoise des dernières années, dont la situation n'est plus du tout la même que celle des années 50 ou 60. Sur ce plan, ce n'est pas d'abord la constitution d'une avant-garde organisée, qui a ses lieux propres de diffusion et qui est souvent virulente à l'égard de la littérature traditionnelle, que je considère comme le phénomène le plus important. Par rapport au critique, c'est le fait qu'une bonne partie de cette avant-garde (disons, en gros, la tendance « Herbes rouges » — mais ce n'est pas toute l'avant-garde) fonctionne à partir de bases théoriques bien identifiables et circonscrites, et sans lesquelles il est à peu près impossible de lire les oeuvres avec un minimum d'efficacité. C'est tout l'héritage français de la revue *Tel Quel*, élargi par la réflexion théorique, en particulier féministe, de la dernière décennie. Certains recueils sont illisibles si l'on n'a pas lu tel ouvrage de Freud, de Barthes ou de Cixous. Je me souviens d'un recueil d'André Roy qui comportait une liste d'auteurs, en bonne partie théoriciens, utilisés pour la confection des poèmes. Cette intertextualité entre la poésie et la théorie (philosophie, psychanalyse, sociologie) est un fait majeur des dernières années, bien qu'il remonte au milieu des années 60, avec l'arrivée de Nicole Brossard et de *la Barre du jour*. Or cette situation a des conséquences directes sur le travail du critique.

Il y a eu, avant 1965, une époque d'« innocence » de la poésie québécoise. Le critique se retrouvait devant des textes pour qui la poésie avait le plus souvent un caractère d'évidence et qui n'étaient guère situables idéologiquement (même s'ils le sont rétrospectivement). Rien dans cette poésie n'encourageait le critique à une véritable réflexion théorique. Il en va tout autrement aujourd'hui. Non seulement de nombreux textes sont situés idéologiquement, mais plusieurs sont porteurs de leur propre grille d'interprétation, qu'ils proposent et même imposent au critique. Les comprendre exige que l'on se place d'abord sur leur terrain idéologique et théorique. Mais par là, c'est l'acte même de la lecture qui se trouve mis en question, qui risque de glisser vers la pure paraphrase. Ce n'est pas par hasard que Philippe Haeck, dans son dernier livre, fait l'éloge de la paraphrase : toute lecture idéologique y conduit plus ou moins directement. Mais il faut voir le problème théorique en découlant : la lecture peut-elle renoncer à la violence (ou la trahison) qu'elle commet à l'égard du texte, le critique peut-il refuser sans danger de décentrer le poème dont il est le lecteur ? Je pense que la lecture-miroir a de sérieuses limites, qui nous ramènent aux considérations précédentes sur les poètes de la génération de l'Hexagone : il n'est peut-être pas possible de lire vraiment un texte si l'on se situe sur le même terrain idéologique et théorique que lui. Et pourtant, plusieurs recueils actuels l'exigent. Faut-il en conclure à l'impasse totale ?

Peut-être pas. Cette contradiction impose en tout cas au critique une exigeance supplémentaire, celui d'une certaine résistance face aux oeuvres, mais une résistance qui ne saurait être le simple produit d'une ignorance ou d'un refus net de considérer les bases théoriques des oeuvres. Il faut lire en étant informé, mais en restant capable de court-circuiter cette information ou d'y injecter d'autres problématiques. D'ailleurs, le fait que les oeuvres valables dépassent toujours leur propre théorie ou leur propre idéologie suffit déjà à lever une partie de la contradiction.

Sur ce plan je n'ai pas, faut-il le dire, de solution définitive : chaque lecture est un risque nouveau, un essai d'équilibre entre la pure description de l'oeuvre et, à l'autre extrême, la distorsion complète. Mais c'est aussi le problème de tout lecteur, que le critique ne vit qu'avec un peu plus d'acuité. Cette chronique sur la nouvelle poésie me paraît un lieu privilégié pour assumer cette difficulté, non seulement à cause de l'état actuel de la poésie québécoise mais aussi parce que les oeuvres dont on parle ici en sont presque toujours à leur début, nous privant des points de repères habituels. C'est d'ailleurs aux oeuvres que nous nous empresserons de revenir, après cette brève digression, peut-être trop générale, mais que le contexte me semblait imposer.

Pierre Nepveu